

Les tréteaux de l'histoire

Roland Bourneuf

Numéro 77, hiver 1999–2000

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/19379ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bourneuf, R. (1999). Les tréteaux de l'histoire. *Nuit blanche*, (77), 35–36.

Les tréteaux de l'histoire

La vitre sale de l'autobus m'empêchait de distinguer à ma droite la ville. Comme le soleil de mars venait de ce côté, elle était à contre-jour. Nous passions devant des masses opaques qui se resserraient ou s'éparillaient : nous entrions dans ces espaces indécis où, peu à peu, les entrepôts et les usines prennent possession des terrains vagues, derniers rappels de la campagne.

À gauche, par contre, se découpaient sur le ciel très bleu des immeubles, des garages, des carrefours avec des enseignes aux couleurs crues. Alors que, quand je regardais à droite, je pouvais en douter, ce côté-ci appartenait bien à la ville. C'était donc, curieusement, comme s'il eût été décalé par rapport à l'autre côté, en avance sur lui.

La route s'était encaissée entre des murs de béton. Nous avons plongé dans une tranchée qui écartait les deux côtés. Une question saugrenue me traversa alors : se refermaient-ils derrière nous ou continuaient-ils de s'ouvrir ?

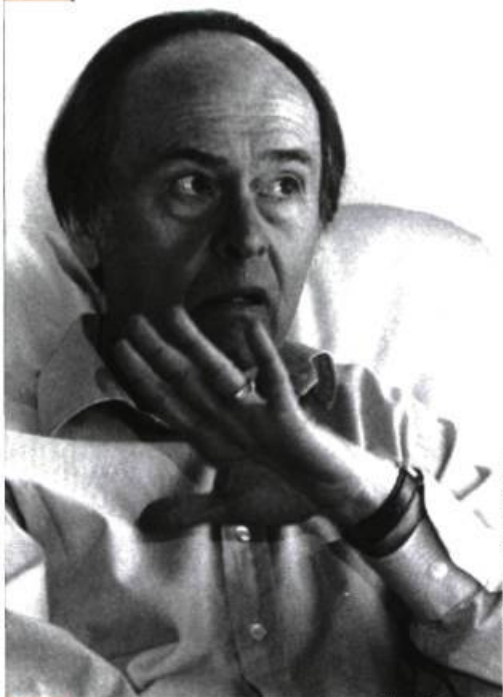
Puis la route a émergé de la tranchée et nous avons regagné le niveau du sol. Il y avait à nouveau de la terre brune, sans relief et sans nuance. Et puis des miroirs de glace à plat qui resplendissaient et éblouissaient.

Ce paysage coupé en deux pans devait bien se raccorder quelque part. Je cherchais le principe secret, la suture. Peut-être là, en cet interminable pont qui, tel un filet aux mailles vert turquoise, fléchissait puis se relevait selon une courbe approximative, comme s'il s'était repris à plusieurs fois d'un élan incertain pour enjamber le fleuve.

Je me sentais porté, ou ballotté entre les rives et les saisons de la ville. Mais c'était plus que cela : je servais peut-être de

monnaie d'échange dans un troc. Le monde jouait maintenant avec moi alors que j'avais souvent tant de plaisir à jouer avec lui. Je voulais garder la haute main sur un marché qui m'échappait. Je n'aimais pas cette sensation.

Je me suis retrouvé dans des rues où les passants étaient nombreux. Là encore il y avait sur ce trottoir le soleil et l'ombre sur l'autre. Entre des tribunes abritées et les gradins exposés, l'arène où vont être lâchés les taureaux... Mais je n'avais ce jour-là pas de bête cornue à affronter, je ne jouais pas ma vie. C'était plus sournois. Et dans cette lutte, car c'est ainsi que je voyais ma situation, ou mon rôle, j'étais probablement seul en cause.



Roland Bourneuf

Photo : A.-M. Guéineau

C'était plus modeste aussi. Le côté cour, le côté jardin : bien sûr ! La comparaison était presque trop simple, comme l'idée qu'elle appelait. Mais séduisante, irrésistible même. Il faudrait donc que dans ce décor paraissent des personnages. Que je les choisisse, ou mieux encore, que par eux-mêmes ils s'imposent. Je marcherais comme je l'aime, avec eux. Du moins y avait-il pour l'immédiat des figurants. Dans le flot des occupants de la rue, les terrasses des cafés étalaient déjà des plages immobiles. Des voix, des rires se répondaient. Entre les verres brillants sur les tables, la fumée des cigarettes oubliées. De longues chevelures, des crânes rasés, des jupes courtes, des corps soudain dégagés, réapparus. Quelques clochards avinés tendent la main. Une fillette avec son ourson dans les bras trotte près de sa mère en talons hauts.

Tout est donc là, étalé, disponible. Du pittoresque, du curieux, du tout-venant. Mon regard peut aller ici, là, ou là. Je pourrais suivre cette silhouette, lui faire rencontrer cette autre pour que la conversation s'engage. Peut-être pour que l'aventure se noue. Ou simplement il y aurait un échange dans les yeux, demande, désir, refus, indifférence. Le jeu habituel, l'histoire habituelle réécrite à des milliers d'exemplaires – et qu'on ne se lasse pas de recommencer parce qu'il faut toujours rajouter des épisodes.

Observer, inventer, agencer, faire bouger – c'est essentiel ! « Peindre la réalité », comme on dit, c'est-à-dire la retoucher à ma convenance. Non, assez de bosquets fleuris, de vasques et de clairs de lune sur les terrasses. Le rideau est usé aux mites : pour apercevoir les machinistes sur leurs échelles, point n'est besoin de coller l'œil aux trous. Depuis longtemps la mouette s'est brisé les ailes. Se mêler aux acteurs, donc ? Je laisse ce jeu à d'autres, qui s'y entendent. Ou plutôt entrer dans l'âme des acteurs, comme tant d'écrivains l'ont fait, ou voulu nous en convaincre ? Ici, même si je ne brûle pas encore, je crois me rapprocher... La mémoire m'y aide. Ainsi cette paysanne qui fanait dans les alpages : des nuages la recouvraient et en elle, c'était le sombre. Ils s'écartaient devant le soleil et c'était l'embellie de la joie. Touchante, habile histoire. Plutôt que le drame annoncé à roulements de tambour, des nuages qui glissent dans le ciel et dans le cœur.

Ou encore, faire noble et panoramique : le bilan d'une vie à deux pas du Vésuve. Ou historique : un couple se retrouve, ou se sépare, devant des colonnades à Baalbek. Un leurre – ou le rêve auquel je n'ai pas renoncé.

Je m'arrête au milieu du trottoir, des gens me regardent un peu, à peine le temps de me contourner. Où vais-je ? Que suis-je, au juste, en train de chercher ? Des couleurs, des personnages, de la vérité humaine, une place libre pour y dresser les tréteaux de mon histoire ? Un sujet d'abord ? Il tourne autour de moi, se frôle, je tends la main, il n'est plus là. Plus impalpable que cela, quelque chose dans l'air de ce demi-printemps. Séducteur, et trompeur comme lui : ne va-t-il pas sans crier gare me plonger dans le froid ?

J'essaie d'en extraire des mots, mais de quelle matière les tirer ? Travailler au forceps sur de l'ombre et du soleil, quelle dérision ! Sottement je me demande si la source de mon histoire est dans cette rue passante ou dans l'humeur qui m'habite, si l'écriture est d'ici ou d'ailleurs, du dehors ou du dedans. La voilà quand je ne l'attendais plus, qui se déploie, s'arrondit comme l'arc-en-ciel. Mais sur quel socle s'appuie-t-il, et en quel lieu naît-elle ? J'ai le dos au mur, mais qui m'y a collé, si ce n'est moi ? Voilà que je frissonne de ce côté-ci de la rue au pied des façades. Je vais traverser. Le soleil est encore trop rare, trop précieux en la saison pour que je n'aille pas maintenant à sa rencontre. **NB**